Avec son nouvel album studio, le premier depuis 2017, Benjamin Biolay signe une réussite majeure. Plus pop que jamais, Grand Prix (Polydor)révèle de larges pans de la personnalité d'un artiste qui semble enfin être considéré comme ce qu'il est : le musicien et le chanteur français le plus stimulant de notre époque.

LE FIGARO. - Grand Prix est l'album le plus spontané de votre carrière…

Benjamin BIOLAY. - C'est le disque que j'aurais aimé faire à 24 ans si j'étais né en 1963 au lieu de 1973. À l'époque où ça se faisait encore au Royaume-Uni et où il y avait tout à inventer en France. On s'est éclatés, on a monté un petit groupe avec un côté adolescent. Moi qui ne bois pas de bière, je me suis retrouvé à en boire, comme quand j'avais 16 ans. Je voulais que l'album soit up-tempo. Il y a un truc neurasthénique dans la musique d'aujourd'hui en France, et j'avais envie d'aller carrément sur l'autre rive.

C'est venu dès l'écriture ?

Dès les trois premières chansons : Grand Prix, Comme une voiture volée et une qu'on n'a pas gardée. Je voulais travailler avec Pierre (Jaconelli, guitariste et coréalisateur de l'album, NDLR). Je lui ai fait écouter mes premières préprods, il voulait garder mes guitares je lui ai dit : « Non, c'est toi qui joues, tu fais les deux guitares des Strokes à toi tout seul. » Le cahier des charges était hardcore mais pas liberticide. Je me suis éclaté à jouer des claviers. Les sons de synthé de Johan Dalgaard, nous les avons créés nous-mêmes. C'était une expérience magnifique. Il n'y a pas un son d'usine, ce qui donne une identité au disque. Et Pierre joue tellement bien ! Il est mon plus vieux collaborateur, depuis mes premiers singles au siècle dernier, en 1996.

Êtes-vous fidèle à vos musiciens ?

Ce sont quand même des gens que j'admire énormément. Ceux que j'ai rencontrés jeunes sont des passionnés de musique. Pierre s'est inscrit dans une école de jazz il y a quelques années pour apprendre le be-bop et jouer mieux dans son propre style.

Le premier extrait du disque, Comment est ta peine, est un clin d'œil à une pop que vous aimez particulièrement…

La partie de piano est un vrai hommage à How Deep is Your Love, de The Rapture. J'avais la chanson mais je bloquais sur ce passage. Quand (Christophe)

Honoré a inclus ce titre au générique de Chambre 212, dans lequel je joue, je me suis dit : « Tout le monde va se moquer de moi mais j'y vais. » C'est un clin d'œil à la scène de Manchester, aux Happy Mondays et à tous ces groupes qui ont formé mon oreille. Le disque qui a changé ma vie, c'est Meat is Murder des Smiths. Il y avait Barbarism Begins at Home dessus. La première fois que j'ai réussi à jouer la ligne de basse de ce morceau, j'avais l'impression d'avoir gagné les 24 Heures du Mans.

Pourquoi le thème de la course automobile ?

Ce fil conducteur m'a servi de structure et de concept pour parler beaucoup de moi aussi. Il y a une dimension sacrificielle dans le parcours de ces champions. Pour moi, qui suis né en province, c'est passé par le fait d'abandonner ma vie, ma famille, mes amis d'enfance, mon paysage. Après, les années de ramerie sont très dures pour l'entourage. Quand ça marche un peu on disparaît, il y a les tournées, on laisse des gens sur le bord de la route tout le temps, qu'on le veuille ou non. C'est un long parcours du combattant où le temps fait son travail de sape. On rate plein de choses. C'est cumulé quand on est auteur-compositeur-interprète. Mais c'est ce que je voulais faire à l'origine : écrire des chansons. Puis je me suis mis à les chanter. Je prends de plus en plus de plaisir à le faire et visiblement le public à m'écouter chanter, c'est merveilleux. J'admire beaucoup les interprètes et je les envie un peu : ils peuvent être avec leurs enfants au bord de la piscine pour choisir des chansons. Il y a tout un processus douloureux en moins.

On vous a vu chanter à de nombreuses reprises pendant le confinement. Pourquoi ?

C'était agréable à faire et ça faisait plaisir aux gens. Je venais de finir mon album, ça m'a permis de progresser harmoniquement. Certaines journées, c'était mon seul objectif. Et puis je me doutais que le confinement n'allait pas durer quinze jours. Ça m'a permis de découvrir la chanson française, enfin. Je me suis rendu compte qu'il y a des trésors dans notre chanson. La chanson française, je l'ai associée à des moments durs et désagréables : j'ai trop pris le car pour aller au bahut avec des mecs qui écoutaient Radio Nostalgie. J'ai encore rêvé d'elle, qui était un cauchemar pour moi, je me suis éclaté à la jouer, elle est très bien gaulée, cette chanson.

Vous avez même repris Je me souviens, de Jean-Louis Murat…

J'adore sa chanson, même s'il me déteste. Ça me fait de la peine : avec des gens comme lui, on devrait former une famille de musique française qu'on qualifierait d'indie-pop. Mais il m'a tellement craché dessus…

Vous sentez-vous en compétition avec d'autres chanteurs ?

Non ! Au début, il doit y avoir un rejet sain des autres. Mais après, être dans la compétition… J'ai eu la chance de rencontrer Bashung ou Aznavour, qui étaient généreux avec les confrères. Aznavour voulait réussir, mais pas mieux qu'untel ou untel. Je n'ai ni instinct de compétition ni esprit de convoitise, mais quand je suis nommé aux Victoires de la musique, je n'ai pas envie de perdre.

Y a-t-il des disques qui vous stimulent ?

Ces dernières années, les disques qui m'ont vraiment scotché ont été dans des genres de musique que je n'ai pas envie de jouer moi. Un petit single pop peut me donne envie d'y aller. Dernièrement, l'album de The Growlers m'a donné envie de retourner en studio. J'ai senti leur euphorie. Ils ont l'air de s'éclater, j'ai eu envie de ressentir ça.

Depuis quelque temps, vous semblez enfin être perçu tel que vous êtes…

Ça se rapproche un peu de ce que je suis. Je ne suis pas du tout hors-sol, dans la vie. Ma timidité et mon envie de préserver mon intimité ont laissé cours à un tas de délires et de fantasmes. Ça a l'air de se normaliser. C'est peut-être le fait de m'avoir vu dans des films… Il y a aussi eu « La Nouvelle Star », qui a contribué à me montrer dans mon environnement musical et de constater que je ne suis pas un violent : je préfère chercher les solutions plutôt que pointer les problèmes.

Quel est votre état d'esprit après cette crise ?

Dans la vie privée, j'ai fait au mieux vis-à-vis de mes proches. Et puis j'ai dû faire beaucoup de télétravail, ce que je n'aime pas beaucoup. J'ai un souvenir très dur. J'étais assez sidéré. Le bilan viendra plus tard. J'ai tenté de faire au mieux en tant que citoyen. J'ai été bien soumis aux règles sociétales, ce dont je me félicite. J'ai découvert Instagram, qui m'a permis de chanter comme ça et d'avoir un retour direct. J'ai beaucoup échangé avec des gens dans des situations très dures.

Vous avez annoncé une tournée à partir du mois d'octobre. Vous y croyez ?

J'y crois à fond, je suis prêt. On a demandé à toutes les autorités compétentes si c'était réaliste et on nous a encouragés à le faire. Ça a l'air sûr. S'il y a un rebond épidémique, tout sera envisagé. Je pars avec les musiciens du disque plus Philippe Almosnino à la deuxième guitare. Ça va faire du bruit…■